

## L'aventure de l'éducation chrétienne en Europe

Gérard Cholvy

Ayant visité Rome dans sa jeunesse, l'Anglais Edward Gibbon « était un jour au Capitole, plein de souvenirs. Tout à coup, il entendit des chants d'église, il vit sortir des portes de la basilique d'Ara Coeli une longue procession de franciscains essuyant de leurs sandales le parvis traversé par tant de triomphes. C'est alors que l'indignation l'inspira, il forma le dessein de venger l'antiquité outragée par la barbarie chrétienne, il conçut l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain* », publiée entre 1776 et 1788<sup>1</sup>.

De son côté, Condorcet, une fois précisé que les seuls principes de la raison fondent la morale et que la vérité ne vient pas d'une révélation extérieure à l'humanité, affirme que le triomphe du christianisme « fut le signal de l'entière décadence et des sciences et de la philosophie ».

Le débat est lancé qui sera récurrent. Il refait particulièrement surface lorsque « l'air du temps » incite à une vision optimiste du devenir, un optimisme prométhéen faisant confiance à la seule raison. Ainsi de la *Préface* de Clémence Royer « femme de sciences » à la traduction de *L'Origine des espèces* de Darwin, dont la doctrine est « la révélation rationnelle du progrès, se posant dans son antagonisme logique avec la révélation irrationnelle de la chute. Ce sont [...] deux religions en lutte [...]. Pour moi, mon choix est fait ». En 1994, sur *France-Inter*, Jérôme Clément, le Président d'Arte, répond, le dimanche matin 9 janvier à cette question posée par Daniel Shick lors de l'émission « À titre provisoire » :

« Qui faut-il condamner pour les fléaux de l'humanité ? »

Réponse : « Hitler, mais sans doute aussi Jésus-Christ car, au bout du compte, il n'a rien apporté de bon »<sup>2</sup>.

À des affirmations aussi tranchées, quelles réponses peut opposer l'historien attentif qu'il est aux ombres et aux lumières propres aux différentes époques, à commencer pour les temps anciens qui virent la civilisation romaine menacée par les invasions barbares et le christianisme imprimer sa marque au Moyen Âge.

### De la décadence et du Moyen Âge aux couleurs de l'ange de la cathédrale de Reims ?

« Et moi aussi, j'ai vu les religieux d'Ara Coeli fouler les mêmes pavés de Jupiter Capitolin ; je m'en suis réjoui comme de la victoire de l'amour sur la force, et j'ai résolu d'écrire l'histoire du progrès à cette époque [...] l'histoire de la civilisation aux temps barbares ». Celui qui s'exprime ainsi, l'auteur de *La Civilisation au V<sup>e</sup> siècle* (1851), c'est le titulaire de la chaire de littérature étrangère à la Sorbonne. Frédéric Ozanam.

S'il est un modèle de l'universitaire laïc qui a gardé toute son actualité aujourd'hui – par delà la béatification parisienne de 1997 – c'est bien celui dont le combat intellectuel était de

---

1 The Decline and Fall of the Roman Empire, 1re édition 1776-1788.

2 Source : Actua Media, 20-01-1994.

réconcilier la science et la foi, la religion et la liberté. Dans ses *Études germaniques*<sup>3</sup> il soutient que le christianisme, bien loin d'avoir été l'ennemi de la civilisation antique, l'a empêché de périr. Il a sauvé du naufrage la science, les arts et les institutions sociales. Au XX<sup>e</sup> siècle, l'historien Henri-Irénée Marrou affronte lui aussi le débat sur la « décadence » et parvient à imposer, en 1949, le concept d'*Antiquité tardive* substitué à celui de *Bas-Empire*, ceci en mettant en valeur des permanences dans la longue durée.

Ozanam a voulu cependant montrer que le génie romain n'avait pas suffi à faire l'éducation des peuples du Nord. La barbarie risquait de triompher. La Rome spirituelle recommença la conquête par le christianisme. L'universitaire se situait dans la continuité du mouvement créée par l'auteur du *Génie du christianisme*, dont le titre complet est *Beauté de la religion chrétienne*. Avec Chateaubriand, l'Allemand Novalis, et les romantiques, à un Moyen Âge de ténèbres tel que le concevaient les philosophes des Lumières, il convenait de substituer une réhabilitation, l'Église ayant été la seule institution ayant évité le naufrage de la culture antique. Au sein des monastères, dans les écoles cathédrales, l'œuvre des Pères des quatre premiers siècles fut préservée, les moines copiant les manuscrits de nombreux auteurs d'une part ; d'autre part la méditation de la Bible et des Pères supposant la maîtrise des instruments linguistiques nécessaires à la lecture des textes anciens, comme aussi des connaissances dans les domaines de la philosophie et de l'histoire. À propos de la « Renaissance carolingienne », Pierre Riché a bien montré que Charlemagne a réorganisé et non créé de toutes pièces, « laissons à la bande dessinée le portrait du grand empereur inventeur de l'école ». Pour la première fois, l'Occident prend peu à peu conscience d'une unité fondée sur la même langue, le latin, lequel, princes chrétiens, lettrés (l'Anglais Alcuin, l'Italien Paul Diacre) et écoles monastiques aidant, est rétabli comme langue parlée et écrite clairement en caroline. Si les monastères ont été jusqu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle des maisons d'éducation, à partir de ce moment-là se produit aussi le renouveau des écoles urbaines. Deux siècles auparavant, le *Manuel* que Dhuoda, l'épouse de Bernard de Septimanie, rédige pour ses fils Guillaume et Bernard, ouvre une fenêtre sur le rôle que vont jouer des femmes dans une éducation des filles accordant plus aux lettres, à l'Écriture, que celle destinée aux chevaliers.

Du temps d'Ozanam, une lecture simpliste, développée Outre-Rhin, voyait dans le monde germanique préchrétien, une sorte d'Eden primordial : « On a vanté la pureté de la race allemande, quand, vierge comme ses forêts, elle ne connaissait pas les vices de l'Europe civilisée [...] la haute moralité de ses lois, la profondeur philosophique de ses religions opposant le paganisme libéral des Germains au dieu égoïste des Hébreux »<sup>4</sup>. L'orgueil national allemand se complait dans le rêve d'une civilisation autochtone. Or, pour Ozanam, répudier ainsi l'héritage romain et chrétien, c'est, en fait, retourner à la barbarie. On trouve chez le professeur de la Sorbonne ce que Remi Brague a voulu montrer dans *La Voie romaine* (1992), à savoir que le génie de Rome a été de transmettre et de faire se rencontrer les cultures, le christianisme en étant devenu le principal vecteur.

À partir du XII<sup>e</sup> siècle, la scolastique distingua la *lectio* de la *disputatio*. Pour Thomas d'Aquin, l'éducation touche à son but quand le disciple est capable d'agir par sa propre initiative, grâce à une intelligence et une liberté bien formée. Pour s'émanciper de la tutelle du Prince et de l'Ecolâtre, maîtres et étudiants se constituent en « universités ». Le premier statut de l'Université de Paris date de 1215. Nul ne peut enseigner s'il n'est autorisé c'est la *licentia docendi*. Les grades académiques datent de ce temps. De Salamanque à Cambridge ; de

3 Œuvres complètes, 1855, t III 1. Les Germains avant le christianisme, 2. La civilisation chrétienne chez les Francs. Sur Ozanam cf. notre Frédéric Ozanam. Un intellectuel catholique au XIX<sup>e</sup> siècle, Fayard, 1<sup>re</sup>éd. 2003.

4 Les Germains avant le christianisme, Préface, 1847.

Bologne à Cracovie, les universités ont ce caractère international qui permet aux maîtres et aux étudiants de se déplacer d'un foyer intellectuel à l'autre. Pour les étudiants pauvres, naissent les « collèges » (l'équivalent des médersas dans le monde musulman) lesquels vont devenir, de foyers d'accueil qu'ils étaient, des centres d'enseignement régulier.

Il va de soi que pour un historien il n'existe pas d'évolution linéaire et qu'essor et déclin alternent. De même que louer la majesté des cathédrales et l'enseignement par les yeux et la parole, ne conduit pas à ignorer la dureté des institutions féodales et à peindre le Moyen Âge aux couleurs de l'Ange de Reims. C'est, au demeurant, l'école de la fin du Moyen Âge que Rabelais ou Erasme ont surtout critiquée quand ils présentent un nouvel idéal de formation ; cette école qui rendait les enfants « niais, tout rêveux et rassotés »<sup>5</sup>.

### **Face à la Renaissance, à la Réforme et aux Lumières**

À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, de nouveaux défis surgissent qui, on va le voir, agissent comme un stimulant pour les catholiques, ceci étant surtout vrai face au protestantisme.

La vocation pédagogique de la Compagnie de Jésus a pris corps à la faveur de son développement. Pour nous limiter à un seul nom, on retiendra celui de Pierre Canisius, le représentant majeur de la Réforme catholique dans les pays de langue allemande. À lui seul, il participe à la création de 17 collèges et universités. C'est en 1599, qu'au terme de trente années de consultation, est rédigé le plan d'études de la Compagnie, la *Ratio studiorum*, normes de la formation dispensée dans les collèges, depuis les « classes inférieures » de la grammaire à la rhétorique, jusqu'aux « facultés supérieures » où s'enseignent la philosophie et la théologie. Le professeur apprend à enseigner en enseignant à l'élève ; ce dernier assimile son savoir en le répétant à ses condisciples, sous la conduite du maître. Les élèves s'affrontent au cours d'une dispute, les jésuites inventent la division de la classe en deux camps, par exemple les Carthaginois opposés aux Romains. Avec des alternances d'enseignement et de critique, le modèle « jésuite » sera celui de notre enseignement secondaire contemporain.

Au sein de leurs collèges le théâtre n'était pas oublié. Le souci de dégager une élite intellectuelle au sein de leurs élèves expliquent les Académies ; et celui d'une élite spirituelle, ces congrégations mariales que la Compagnie va créer aussi parmi les anciens élèves, voire diverses professions, amorce d'une pastorale spécialisée appropriée au monde urbain. Les jésuites n'ont pas manqué d'imitateurs et pas nécessairement serviles. Ainsi, dans le royaume de Pologne, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Piaristes font jouer Corneille, Racine et Molière ; et les Théatins, dans leur *Collegium varsavianum*, fondé en 1737, adoptent comme base de leur système, non la scolastique, mais la philosophie de Descartes. Autre aspect de la modernité, ils font une large place aux mathématiques, à la physique et à l'étude des langues étrangères, allemand et français<sup>6</sup>. On ne négligera pas non plus le Tchèque Comenius, sa réflexion ayant nourri les pédagogues protestants.

Pour l'Église, le but premier de l'éducation est de former le chrétien. La religion passe avant l'instruction parce que la révélation passe avant la raison. Durant de longs siècles – et ceci est vrai aussi pour le XIX<sup>e</sup> sinon le XX<sup>e</sup> dans de larges secteurs géographiques, l'Église a pu bâtir sa catéchèse sur le sentiment religieux naturel, la croyance en un Dieu qui intervient dans la vie des hommes, c'est-à-dire le théisme. Si l'on ignore le plus souvent l'action en profondeur de la christianisation, on peut affirmer, par contre, que, dans un contexte de

<sup>5</sup> Voir Pierre Riché, *Écoles et enseignements dans le Haut-Moyen Âge*, Paris, 1959.

<sup>6</sup> Andrzej Wojtkowski, « Données historiques sur l'enseignement catholique pour laïques », *Le Millénaire du catholicisme en Pologne*, Société des Lettres et des Sciences de l'Université catholique de Lublin, n° 87, Lublin, 1969, p. 461sq.

chrétienté, la pression sociale, c'est-à-dire le « faire comme tout le monde » jouait en faveur du respect des observances. Parmi ces dernières, la préparation de la Première Communion à l'adolescence, vers 12 à 13 ans. Mais le caractère festif et collectif du rite n'est apparu, et en France d'abord, qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle avec M. Vincent.

Or, communion rime avec scolarisation. Et la scolarisation est d'autant plus importante que l'émulation entre catholiques et protestants existe. Ceci est vérifié dans toutes les études. On retrouve ici le rôle joué par Pierre Canisius avec son *Catechismus minimus* publié à Ingolstadt, en 1556. Celui qui est destiné aux écoliers comporte des questions courtes et des réponses claires. On sait que l'on doit à Luther le premier catéchisme imprimé (1529) par questions-réponses. Celui de Canisius est traduit dans vingt-sept langues, c'est un succès mondial. Une édition en breton paraît en 1576. En maintes régions de langue allemande « le mot Canisius est devenu synonyme de catéchisme »<sup>7</sup>. L'enseignement du catéchisme devint la pièce maîtresse de la Réforme catholique. Par contraste, dans les régions où l'émulation ne joue pas, il est clair que l'ignorance religieuse demeure souvent profonde. Sait-on que lors de la création du diocèse de Huelva, dans le sud de l'Espagne, à la fin des années 1950, un rapport signale que le catéchisme n'a pas été enseigné « depuis deux cents ans », sans doute jamais, comme l'accueil Outre-Pyrénées de petits migrants ibériques permet de le constater dans les années 1920-1930<sup>8</sup>.

Le fondateur des Petites écoles des Pauvres à Lyon, Charles Démiat, est l'un de ceux qui ont ouvert la voie (1667) à l'enseignement populaire, « la bonne éducation est une aumône permanente ». C'est en 1685 que Jean-Baptiste de La Salle ouvre, à Reims, le premier centre de formation des maîtres. On doit principalement aux lassaliens l'enseignement simultané, en langue vulgaire, le découpage du temps, l'image du tableau noir, une technique des jeux lors des récréations. Le livre de lecture par excellence, c'est le Psautier de David. Le souci de « civiliser » des couches de plus en plus larges s'est développé en liaison avec les progrès de l'urbanisation. La littérature s'enrichit alors de *Civilités puériles* et de *Civilités chrétiennes*.

L'abbé de l'Épée, et son successeur l'abbé Sicard, sont les promoteurs de l'Éducation spécialisée des handicapés sensoriels, les sourds-muets précédant les aveugles.

L'œuvre éducative s'est écrite aussi au féminin. Les Sœurs de Saint-Charles naissent sous l'impulsion de Charles Démiat. A partir des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles se fondent des congrégations de « filles séculières », congrégations de « sœurs » qui sont parfois nées sur le terreau de *pieuses filles, béates, sœurs de plein vent* ou *des campagnes*. Faire le catéchisme, apprendre à lire et la dentelle font partie d'un apostolat adapté aux besoins multiformes des petites communautés rurales. Au diocèse de Metz, en 1789, les « sœurs qu'en ferons-nous » sont au nombre de 150, plus tard « Sœurs de la divine Providence » un nom donné par les paysans.

En 1535, à Brescia, Angèle Merici a fondé une association de vierges séculières qui parmi les œuvres de charité va privilégier l'éducation des filles. Ce sont les Ursulines qui prennent leur essor dans le nord de l'Italie, puis en Suisse, en France et au-delà du Rhin. On les crédite de l'introduction de la fourchette par les jeunes filles sorties de leurs pensionnats au XVII<sup>e</sup> siècle.

À partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'abord au sein de l'élite intellectuelle, le temps des Lumières est beaucoup moins favorable au christianisme. L'optimisme qui caractérise la

---

<sup>7</sup> J.-Blaise Fellay, Pierre Canisius et la spiritualité jésuite à Fribourg, Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg, 1997. Sur les congrégations il existe maintenant un ouvrage incontournable, le *Dictionnaire historique de l'Éducation chrétienne* (s.d. Guy Avanzini), Éd. Don Bosco, Paris, 2010.

<sup>8</sup> « Tous accepteraient la première communion si on les dispensait des deux ans de catéchisme » écrit, en 1928, le curé de Tourbes (Hérault).

pensée des philosophes conduit à exalter la raison, voire la seule raison et, chez quelques-uns, à l'opposer à la religion, certains vont dire « au fanatisme et à la superstition ». Sur ce point, on sait qu'elle était la pensée de Voltaire : la religion est bonne pour les êtres faibles et les inférieurs, les enfants, les femmes, le bas-peuple, les domestiques. Elle sera un frein pour eux. Mais, pour les hommes, pour ceux qui appartiennent à l'élite sociale, c'est la philosophie qui doit être le couronnement des études. Cette conception va traverser les siècles. On la retrouve dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle, comme dans la réforme scolaire de Gentile, en Italie, au début du régime fasciste. Par ailleurs, la dissociation entre le savoir religieux et le savoir profane se précise. L'idée selon laquelle l'instruction publique (voir chez nous Condorcet) appartient à l'État gagne du terrain ; la suppression des Jésuites (1762-1773) accentue les clivages. Une des conséquences fut la création, en France, en 1766, du concours de l'Agrégation pour le recrutement des professeurs des collèges.

Sans doute faut-il distinguer les Lumières à la française, très anticléricales, limitées le plus souvent au simple déisme, de l'Enlightenment britannique, même si Locke et Hume s'en prennent aux dogmes chrétiens. D'autre part, l'Aufklärung germanique frappe peu le catholicisme. Dans *La religion dans les limites de la simple raison*, Emmanuel Kant dénie toute valeur aux « actes religieux du culte » ; L'accent est mis sur la morale, Jésus est un modèle d'humanité : mais alors, quelle différence avec Socrate ? Cependant, en Allemagne comme en Angleterre, les débuts du romantisme sont plus précoces qu'en France et contribuent à la redécouverte du Moyen Âge et du merveilleux chrétien : les poèmes d'Ossian en Angleterre, dès 1760, traduisent le goût du mystère, l'attrait pour le surnaturel et pour le Moyen Âge.

Dans le contexte des Lumières, les prédicateurs qui veulent rejoindre l'élite déiste n'ont plus qu'à taire Jésus-Christ comme l'étude de l'Américain F.-Paul Bowman (*Le Christ romantique*, Genève, 1973) l'a montré, ou de la « déchristianisation » des prédicateurs.

### **Flux et reflux contemporains**

Nul doute qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle et au-delà, le catholicisme européen ne soit en situation difficile. Des piliers entiers de l'Église se sont écroulés : les Jésuites ces « fers de lance » de l'éducation et de l'évangélisation, les ordres religieux savants et leurs bibliothèques dans les territoires occupés par la France... Aux ruines matérielles s'ajoutent les divisions, l'impiété qui domine au sein des élites et la non-christianisation qui progresse chez tous : sur le continent, des générations de non-christianisés viennent s'ajouter aux générations de déchristianisés : les distinguer a son importance. En Allemagne, les catholiques, qui ont perdu leurs dix-huit universités, se retrouvent, plus encore, en position d'infériorité. La vitalité religieuse de l'Espagne et du Portugal est atteinte. Sans doute le catholicisme est-il reconnu comme la religion de la majorité des Français, mais en Autriche comme en France, le contrôle étatique constitue une entrave. Ceux qui occupent les allées du pouvoir sont dénués de bienveillance, déistes pour le mieux. À l'École navale de Brest, en 1813, l'aumônier ne peut décider un seul élève à faire ses pâques.

Pourtant, la religion populaire, qui a défendu le dimanche et les cloches comme le calendrier traditionnel, demeure attachée aux rites saisonniers et, dans certaines régions, l'exemple des « confesseurs de la foi » a frappé durablement les mémoires.

Au tome IV du *Génie du christianisme* (1802), l'enchanteur breton, Chateaubriand, consacre un chapitre à « l'éducation » : « Ce sont encore des prêtres *superstitieux* qui nous ont guéri de notre ignorance ». Et de citer bénédictins, oratoriens et ces « humbles frères qui s'étaient consacrés à l'enseignement gratuit des pauvres. [...] L'Europe savante a fait une perte irréparable dans les Jésuites [...] vous verrez que le peu de mal dont on les accuse ne

balance pas un moment les services qu'ils ont rendus à la société ». Ainsi était proposée une alternative culturelle aux Lumières que les réveils romantiques facilitent en Europe, avec un temps de retard pour l'aire méditerranéenne.

L'État se méfie moins des femmes et l'on assiste en France, très tôt, à une véritable explosion congréganiste : Dames du Sacré-Cœur de Madeleine-Sophie Barat sans doute, mais aussi ces sœurs polyvalentes si appréciées dans le monde rural, apprendre à lire n'étant que l'une des formes de leur présence : en 1878, les religieuses scolariseront la moitié des filles de France. Quant aux Frères, autorisés dès 1803, ils incarnent le modèle du maître que le protestant Guizot sait apprécier. La loi de 1833 précise que le premier devoir de l'instituteur communal – celui-ci pouvant être un religieux –, est « l'instruction morale et religieuse ». En France, de 1833 à 1882, l'école primaire communale est confessionnelle. Pour l'enseignement secondaire, le catholique libéral Falloux a préparé une loi, celle de 1850, appliquée dans « l'esprit de Veillot » (Antoine Prost) ce qui rend compte de l'image inexacte que ce texte a pu garder. À l'École normale supérieure, c'est à partir de 1836, sous l'influence des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul naissantes, qu'une bonne minorité de croyants ose s'affirmer : en quatre années, 9 vocations en sont issues dont 6 Jésuites. En 1846, l'aumônier, l'abbé Gratry, « se donne un mal fou pour concilier la foi et la raison » note Francisque Sarcy. En cette même année, ce sont 19 % des élèves de l'École normale de Brest qui font leurs pâques.

Seulement au tournant du siècle, la Science devient « la lumière, l'autorité, la religion » (Vacherot, 1856). Auguste Comte établit la loi des trois états qui relègue l'âge théologique dans le fictif. La religion appartient au passé. Les disciples du philosophe, Renan, Taine, Littré, Larousse sacrifient au scientisme, ne reconnaissant pour vrai que ce qui a été vérifié par l'expérimentation. En 1880, à l'École normale supérieure, l'irréligion est presque unanime « les deux ou trois pratiquants sont traités de Tartuffe » (Abel Hermant, *Confession d'un enfant d'hier*). Pour le physiologique Paul Bert, en 1885, « le monde est aujourd'hui sans mystère ». Le positivisme qui pénètre en Italie et dans la Péninsule ibérique avec un temps de retard, a une fonction d'explication analogue à celle du marxisme un siècle plus tard : il est « la science » qui ne se discute pas. À la fin du siècle, le Progrès – on ouvre sous ce nom des cafés en face de l'église – commence à soulever les espérances de quelques-uns dans les campagnes. Il a ses missionnaires, les instituteurs de l'III<sup>e</sup> République, l'école publique ayant été laïcisée en 1882.

On notera que la chronologie des fondations d'universités catholiques témoignerait d'un retard relatif dans la prise de conscience des nouveaux défis : Louvain devance, en 1834, les Instituts catholiques de France (à partir de 1875) mais ceux-ci sont paralysés par la question de la collation des grades : de ce fait ils auront du mal à affronter la crise moderniste ; Fribourg (fin XIX<sup>e</sup> siècle) devance de plusieurs décennies l'Université du Sacré-Cœur de Milan et Lublin (1919) en Pologne. Quant à l'Espagne elle connaît un retard plus grand encore. Reconnaître l'apport de Newman – avec son *Essai sur le développement du dogme* – sera difficile. Mais, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, se manifeste une crise de la conscience européenne et des changements au sein d'une frange de l'intelligentsia. La conversion de Paul Claudel (1886) sera suivie de beaucoup d'autres avant 1914. Le symbolisme, le bergsonisme, le succès du roman russe au travers de Dostoïevski, entraînent au-delà d'un scientisme pesant.

Le succès de l'enseignement secondaire catholique contribue à cette évolution. À l'École normale supérieure en 1914, un tiers des élèves suivent la retraite pascalle. À l'École navale (la « royale ») de Brest, le conformisme a changé de camp. En 1892, est née l'Union sociale des Ingénieurs catholiques. Le monde médical, si scientiste vers 1860, est concerné.

Ce réveil spiritualiste, et sa présence dans les Universités d'État (Gilson, Blondel...) a sa traduction au-delà de l'élite intellectuelle.

C'est en 1846, qu'au Valdocco, un admirateur de saint Philippe Neri, Don Bosco a ouvert un « oratoire » c'est-à-dire une œuvre de jeunesse attentive à l'homme tout entier, faisant sa part au ludique, aux aptitudes manuelles, sans oublier la catéchèse. Le *Traité sur le système préventif dans l'éducation de la jeunesse* (1877) propose un système « entièrement appuyé sur la raison, la religion et l'affection ». Il y a peu d'années, à Argenteuil, le Salésien Jean-Marie Petitclerc a ouvert, lui aussi un Valdocco. De l'Oratoire Italien (le patronage paroissial), c'est Umberto Eco qui a relevé le trait original : « Le caractère génial de l'oratoire est qu'il prescrit à ceux qui le fréquentent un code moral et religieux, mais aussi qu'il accueille qui ne le suit pas. Ainsi le projet de Don Bosco investit toute la société italienne de l'ère industrielle »<sup>9</sup>. Mais il y a une préférence pour les plus abandonnés et les plus ignorants. Des origines du mouvement sportif et récréatif catholique en Italie sont à chercher dans les oratoires des Salésiens. Ceux-ci ont eu l'intuition que le sport, dans la naissante société industrielle, était un des principaux modes d'agrégation des jeunes des masses populaires. Ce furent d'abord les sections de gymnastique, longtemps liées aux oratoires dans le Piémont et la Lombardie, en 1906 naît une Fédération des associations sportives catholiques italiennes. La conversion au football eut lieu dans les années 1920. En 1954, plus de 2 000 terrains de football sont gérés par les associations catholiques et plus de la moitié sont dans le nord du pays. Don Lorenzo Marchi, curé de la grosse paroisse romaine de Sant-Agnese, dans l'immédiate après Seconde Guerre mondiale, lutte ainsi contre le recul de la fréquentation des catéchismes dans les quartiers<sup>10</sup>. Le curé arbitre de football apparaît dans le film de Rossellini *Roma città aperta*, de 1944. Dix ans plus tard, la ville compte une centaine d'oratoires paroissiaux. Don Camillo, entraîneur de *La Gaillarde*, l'équipe de la paroisse qui défie le *Dynamo* de Peppone, est l'exemple littéraire le plus célèbre, illustré par Giovanni Guareschi « Le football a donc constitué pour l'Église, dans l'Italie de la Seconde après guerre, l'occasion d'une médiation religieuse réussie [...] la pratique du Calcio fut étroitement associée à l'oratorio »<sup>11</sup>.

L'exemple italien permet de résumer des expériences analogues en Allemagne, en Belgique, en Suisse, en France avec la généralisation des patronages paroissiaux, des Amicales des Frères et de quelques Œuvres de jeunesse aux ambitions plus grandes, Œuvre Allemand, Frères de Saint-Vincent-de-Paul, association Saint-Labre. A Arcueil, au Collège Albert-le-Grand, le Père Didon a perçu l'influence morale du sport. La modernité, sous la forme du « ballon rond » est greffée sur le tronc des œuvres de jeunesse « ce fut une incontestable réussite de masse » a écrit Michel Lagrée (*La bénédiction de Prométhée*, 1999). Comment retenir la jeunesse à Auxerre en 1900, dans la patrie de Paul Bert, dans ce diocèse de Sens où l'on ne compte pas 3 % des hommes et jeunes gens qui fassent leurs pâques (2,6 % en 1912) ? Or, le fondateur de l'Association de la jeunesse auxerroise a laissé son nom au stade de football de la ville, il n'est autre que le célèbre abbé Deschamps. Ces stades qui peuvent être le lieu de la revanche des humiliés, chaque victoire du Celtic de Glasgow étant portée au crédit des papistes irlandais en Écosse. Dans le monde germanique, les foyers de compagnons de l'abbé Kolping, de Cologne, ont contribué à maintenir dans la fidélité religieuse une grande partie des apprentis catholiques. N'oublions pas non plus, à partir de 1930, les maisons familiales de l'abbé Granereau, ou l'enseignement en alternance. Et, bien entendu, la greffe réussie du scoutisme. Son extension dès 1913 en Belgique, un peu après en

<sup>9</sup> « A lezione di Don bosco », L'Espresso, 15 nov. 1981.

<sup>10</sup> *Esperienze pastorali*, Rome, Colette, 1949.

<sup>11</sup> Fabien Archambault, « Il calcio e l'oratorio : le mouvement catholique et la médiation du football dans l'Italie du Second après-guerre (1944-1960) », *Sports, éducation physique et mouvements affinitaires au XX<sup>e</sup> siècle*, s.d. de Pierre-Alban Lebecq, L'Harmattan, 2004.

France, conduit, comme le jésuite Paul Doncœur l'écrit, en 1924, à un « christianisme positif, tandis qu'un moralisme négatif dégoûte ». Ses Cadets, puis les Routiers, « veulent embrasser des vertus et non pas uniquement trembler devant des vices ». De la Route vont émerger les Comédiens routiers formés au théâtre par Léon Chancerel ; les chorales, l'*Alauda* précédant *À Cœur joie* de César Geoffray (1947). « Colchique dans les prés », l'un des grands succès est dû à la Guide de France Francine Cockenpot. Méthode d'éducation assurément, mais encore spiritualité que cet esprit scout plus ascétique que mystique.

Avant d'en venir au reflux des Sixties, un mot cependant pour dire qu'Outre-Manche, l'*Education Act*, de 1944, a étendu à toutes les écoles publiques l'enseignement religieux obligatoire, à une condition c'est qu'il soit undenominational. Les conditions de cet enseignement varie donc d'un pays à l'autre et c'est en France que la dissociation a été la plus radicale, la conception de la laïcité-silence ayant prévalu dans la pratique. L'adoption des méthodes actives se situe dans le droit fil de « l'éducation nouvelle ».

Elle eut sa traduction dans l'enseignement du catéchisme. Il y aurait de larges développements à présenter concernant le passage du « Par cœur aux *Parcours* ». Dès 1930, le *Catéchisme en images* du sulpicien Charles a le souci d'une présentation historique. La pédagogie catéchétique devient plus psychologique, plus progressive, plus biblique, plus liturgique, plus active. À la préoccupation prioritaire du savoir succède la préoccupation prioritaire du sujet. Au début des années 1960, la Profession de foi succède à la Communion solennelle. Le renoncement généralisé au ludique du patronage – dès les années 1950 – précipite les abandons avant même le « il choisira plus tard » (M. Cholvy, je vins au côté parce qu'on jouait au foot me dit un vieux prêtre en 1962). La difficulté de trouver des catéchistes aggrave les difficultés. Vers 1975, l'essoufflement est général. *Sommes-nous les derniers ?* c'est le titre du livre du P. Xavier de Chalendar qui donne le titre d'une session d'aumôniers de lycée « Qu'est-ce qu'on peut dire quand on ne peut plus rien dire ? » Aux yeux du gros des lycéens, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, la foi chrétienne est marginalisée et, chez les plus jeunes, aller au catéchisme – ce qui était « faire comme tout le monde » vers 1950 – devient peu à peu héroïque. La proposition de la foi est donc éventuellement reportée de plus en plus à l'âge des choix volontaires, entre 18 et 25 ans. Dans les minorités où l'initiation au christianisme a pris la forme d'un enseignement régulier, l'intérêt du public étudiant peut cependant être soutenu.

Les années Soixante, les *Golden Sixties* des Américains ont donc été pour les éducateurs chrétiens celle du grand reflux. Sans doute coïncident-elles avec la tenue du Concile Vatican II et de sa réception difficile : rupture ou continuité, le débat se poursuit. Mais le néo-positivisme, avec ou sans la séduction du marxisme, est à nouveau porteur d'un espoir de progrès illimité. Ce néo-scientisme contribue, tout autant que la consommation qui explose, à chasser la contemplation et à éloigner de la foi. La pédagogie traditionnelle est, par exemple, ébranlée par les médias comme par *Les Héritiers* (1964) de Bourdieu et Passeron pour lesquels l'école est un lieu de reproduction des inégalités. La tentation de sacrifier la politique conduit à majorer dans le christianisme la dimension horizontale. Il devrait se défaire des « pesanteurs de la religion ». Le désarroi s'étend, des congrégations renoncent à leur mission primitive d'enseignement. De là, la montée du recrutement de laïcs dans l'enseignement catholique en France (1962 : 28 000 ; 1978 : 90 000). Les départs ont été parfois brutaux. *L'école chrétienne, obstacle à l'évangélisation ?* (1966) de Daniel Hameline ; *L'École catholique : aliénation ?* (1968) Guy Goureaux et alii, ces titres témoignent sur fond de mauvaise conscience. Bien des enseignants ont accueilli avec un silence gêné le rapport Debray (2002) sur *L'enseignement du fait religieux*. L'étude des manuels scolaires montre à quel point le traitement de l'héritage chrétien, du simple point de vue de la culture, a subi les



effets d'une conscience malheureuse. Or, se replier sur les apprentissages et les savoir-faire, c'est perdre le sens des grandes interrogations humaines.

Du caractère très général de la crise en Occident, le récent témoignage d'un Suisse, le cardinal Henri Schwery, évêque émérite de Sion, donne un éclairage sans concession. De la « dérive vers un christianisme nominal », il donne différents exemples : ces enfants qui, au catéchisme répondent sans hésiter que « la Toussaint c'est la fête des sorcières », l'Helvète moyen « fait-il la différence entre Résurrection et réincarnation ? » Le consumérisme privé de sens a miné et déchristianisé – au sens vrai, le lien était très fort dans la Confédération entre les cantons et la religion – en quelques décennies une société dont les assises chrétiennes n'avaient d'équivalent en France qu'en de rares contrées<sup>12</sup>.

On ne peut donc dire, au terme de cette première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle, que la crise ait été surmontée, quoiqu'il en soit d'initiatives volontaristes peut-être mieux reçues. Je pense ici, pour faire bref, aux avertissements lancés par un Jean-Marc Petitclerc : pas d'autres moyens pour rencontrer des gamins qu'un ballon à la main. « C'est en jouant avec eux, en passant du temps avec eux que l'on peut après participer à leur éducation et leur proposer la foi » (*Famille chrétienne*, avril 2007). Cela concerne les parents, les agents pastoraux, les établissements scolaires, sinon les paroisses dévitalisées par la disparition des petites communautés qui existaient en leur sein. Et comment oublier l'accueil des vagues de migrants récents en Europe dont une bonne proportion est d'origine chrétienne ? Jeune éducateur de rue à Bondy, Cyril Tisserand ne considère-t-il pas que « les banlieues sont une chance incroyable pour la nouvelle évangélisation ». Mais les banlieues ne sont-elles pas des « espaces perdus » ?<sup>13</sup> Il y a « urgence d'Église pour les quartiers » (*La Croix*, 13 déc. 2007, le Visiteur de France des Frères des Écoles chrétiennes).

Madeleine Daniélou (1913) voulait former des éducatrices et des enseignantes chrétiennes. En 2006, Xavier Dufour considère qu'aujourd'hui, le plus urgent c'est « de susciter de nouvelles vocations de chrétiens dans l'école » ceci étant vrai sans doute à l'échelle de l'Europe et que l'école soit confessionnelle ou non. Dans l'école oui, mais dans l'éducation plus largement eu égard à l'importance du périscolaire puis du postscolaire<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> *Faut-il restaurer l'Europe ? Nouvelle évangélisation*, Éd. Saint-Augustin, Saint-Maurice (Suisse), 2007.

<sup>13</sup> G. Cholvy, « L'Église et les banlieues : des espaces perdus ? », *Des Patronages aux Associations. La Fédération Sportive et Culturelle de France face aux mutations socioculturelles*, L'Harmattan, 2009.

<sup>14</sup> *Enseigner une œuvre spirituelle*, Parole et Silence, 2006.